

OUVRONS L'ÉVANGILE DU 5^e DIMANCHE DE PÂQUES B - Jean 15,1-8

1^{ère} clef : Le texte

- 1 **Moi, je suis**¹ la vigne véritable² et **mon Père** est le vigneron³.
2 Tout **sarment** en moi⁴ qui ne **porte fruit**, il l'enlève ;
et celui qui **porte fruit**, il l'émonde,
pour qu'il **porte plus de fruit**
3 Vous, déjà, vous êtes émondés par la **Parole** que je vous ai parlée. ⁵
4 **Demeurez** en moi et moi en vous⁶.
Comme le **sarment** ne peut **porter fruit** de lui-même
s'il ne **demeure**
dans la **vigne**⁷, ainsi vous non plus,
si en moi vous ne **demeurez**⁷.
5 **Moi, je suis** la vigne,
vous, les **sarments**. ⁸
Qui **demeure** en moi et moi en lui
porte beaucoup de fruit : ⁹
séparés de moi, vous ne pouvez rien faire. ¹⁰
6 Mais si quelqu'un ne **demeure** pas en moi, il est jeté dehors⁷
comme le **sarment** et se dessèche.
On les rassemble, on les jette au feu, ⁷ et ils brûlent.
7 Si vous **demeurez** en moi,
et que mes **paroles demeurent** en vous, ¹¹
demandez ce que vous voudrez et cela arrivera pour vous¹².
8 En ceci **mon Père** est glorifié :
que vous **portiez** beaucoup de **fruit**,
et que vous deveniez pour moi disciples. ¹³

2^e clef : La place du texte

Nous entamons ici le 2^e discours d'adieu de Jn (15,1-16,33) qui aboutit à la grande prière d'adieu de Jésus au 17^e chapitre. Qui dit 'deuxième' ne peut oublier le premier (13,31-14,31) débutant immédiatement après le départ de Judas dans la nuit ; oublier d'autant moins que nous découvrirons de nombreux liens entre ces deux textes auxquels notre lecture fera comme d'habitude référence. Voici la répartition des passages du discours d'adieu retenus par le lectionnaire liturgique :

| DIMANCHE | ANNÉE A | ANNÉE B | ANNÉE C |
|--------------------------|----------|--------------------|----------------|
| 5 ^e de Pâques | 14,1-12 | 15,1-8 | 13,31-35 |
| 6 ^e de Pâques | 14,15-21 | 15,9-17 | 14,23-29 |
| 7 ^e de Pâques | 17,1-11 | 17,11-21 | 17,20-26 |
| Pentecôte | | 15,26-27; 16,12-15 | 14,15-17.23-26 |

Pour éclairer la situation de notre passage, nous citons volontiers J. Zumstein : « L'acte de relecture perceptible dans le second discours d'adieu débouche sur un déplacement de problématique. Alors que la *question* centrale qui traverse le premier discours d'adieu est d'ordre christologique – le départ du Christ auprès du Père, puis sa nouvelle venue auprès des croyants –, le second discours d'adieu se caractérise par son orientation ecclésiologique, sotériologique [sôtèr=sauveur] et éthique : désormais, c'est la compréhension que les disciples ont de leur foi, de leur situation dans le monde et de leur possible espérance, qui mobilise l'attention. » (*L'évangile selon saint Jean (13-21)*, Labor et Fides, Genève 2007, p.90).

Toujours selon cet auteur, on peut donc distinguer dans ce second discours trois parties :

- 15,1-17 : le fondement de la communauté chrétienne et la norme qui la régit,
- 15,18-16,4a : le thème du monde et de sa haine,
- 16,4b-33 : l'existence eschatologique des disciples.

Voici les mots qui précèdent immédiatement notre péricope : *Levez-vous, allons-nous en d'ici* (14,31). « *Ici* », parle du lieu de la Cène. Ce sont les vestiges d'un remaniement du texte, expliquant la subdivision du discours d'adieu. Mais nous pouvons aussi l'inclure dans la compréhension de notre péricope : la Cène est un lieu où le disciple ne reste pas, mais où, paradoxalement, il est invité à *demeurer* existentiellement pour devenir vraiment disciple.

Arrivé ici, Jn a mentionné déjà 26 fois le verbe *demeurer*. Mais adossé à la métaphore de la vigne et des sarments, il le déploie comme le thème central de la première des trois parties et dont notre péricope (vv.1-8) développe l'importance fondée sur la maturation de la Parole du Christ dans les disciples ; les vv.9-11 viennent lui donner son lieu : l'amour du Fils et la joie naissant grâce à la Parole ; les vv.12-17 reprennent le commandement de l'amour avec des relances sur des propos précédents.

Le contexte recommande de proposer aussi la lecture d'Isaïe 5,1-7. On percevra mieux que la vigne est le théâtre de l'alliance, de l'amour qui la veut comme de l'infidélité qui la démolit. Notre évangile n'exclut ni l'un ni l'autre.

3^{ème} clef : Des annotations

1 *Moi, je suis...* : Jn aime mettre ces mots dans la bouche de Jésus, faisant résonner ainsi le nom divin révélé à Moïse. Il manifeste évidemment la plus grande proximité de Jésus et de son Père – *Moi et le Père, nous sommes un* (Jn 10,30) – ce qui est bien un aspect de ce passage. – On trouvera en note 1 du 4^e dimanche pascal B le tableau complet des mentions '*Moi, je suis*'.

2 *...la vigne véritable...* : Vu l'importance du thème de la vigne dans les Écritures et la diversité de son emploi, clarifions d'abord le vocabulaire. Le NT connaît le grec *ampelos* qui signifie *cep, plant de vigne*, souvent aussi traduit par *vigne*. Plus rare dans le NT que dans la Bible grecque, c'est le mot que Jn emploie exclusivement (3 fois ici). On le trouve 1 fois chez chacun des synoptiques quand Jésus dit : *... jamais plus je ne boirai du fruit de la vigne jusqu'en ce jour-là où je le boirai, nouveau, dans le Royaume de Dieu*. – Le NT connaît un autre mot grec, *ampelôn, vignoble ou vigne*, absent chez Jn ; les synoptiques l'emploient pour les paraboles relatives à la vigne.

▷ Dans l'AT, les 2 mots (*ampelos/GèFèN-cep* et *ampelôn/KèRèM-vignoble*) sont fort présents. Citons quelques endroits marquants :

- Après le déluge qui a englouti *toute chair*, Noé se fait aussitôt cultivateur en plantant une vigne/ampelôn (Gn 9,20). C'est ainsi que l'alliance commence à vivre avec le Dieu qui en a posé le signe entre terre et ciel.
- A partir de la bénédiction de Juda par Jacob (Gn 49,11) : *celui qui vient attache son âne à la vigne, et au cep le petit de son ânesse*, présentent une belle inspiration pour relire l'entrée messianique de Jésus à Jérusalem (Jn 12,14s.).
- Le chant du bien-aimé et de sa vigne (ampelôn) (Is 5,1-7) contient ce mot 7 fois se terminant ainsi : *La vigne du Seigneur, le tout-puissant, c'est la maison d'Israël, et les gens de Juda sont le plant qu'il chérissait. Il en attendait le droit, et c'est l'injustice. Il en attendait la justice et il ne trouve que les cris des malheureux*. – Ici la métaphore se précise et est reprise par de nombreux autres textes, comme Jr 2,21 et le Ps 79(80). La vigne devient le théâtre de l'alliance, de la relation dramatique de Dieu avec son peuple.
- Après Osée 2 qui attache déjà la vigne à la relation nuptiale, le Cantique, réunissant les deux vocables en un seul verset (7,13), fait de la vigne le lieu de la rencontre amoureuse : *Partons tôt aux vignes, nous verrons si le cep bourgeonne, si la fleur s'ouvre, si les grenadiers fleurissent ; c'est là que je te donnerai mon amour*.

C'est bien sur ce terrain de l'alliance que Jn se place en faisant de la vigne la métaphore qui réunit le Fils lui-même avec le Père et les disciples : la métaphore de la vigne est réorientée d'Israël sur Jésus, mais sans les opposer. C'est ainsi

qu'il convient de lire aussi la bénédiction de Juda par Jacob (Gn 49,11) citée ci-dessus.

▷ **véritable** : par rapport à quoi ? En Jr 2,21, se lit la plainte divine : *Je t'avais planté comme un cep fructifère, tout entier véritable, comment as-tu dégénéré en vigne étrangère?* Elle nous apprend déjà que Dieu est considéré comme le vigneron, que le caractère véritable de la vigne relève de lui. – Sauf Lc en 16,11, seul Jn emploie ce mot.

▷ Tout comme pour Jn *ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain venu du ciel, mais c'est mon Père qui vous donne le pain venu du ciel, le véritable* (6,32), la vigne véritable aussi, est celui qui parle ici. Car comme la lumière originaire, cette *lumière véritable qui illumine tout humain venant dans le monde* (1,9) seuls le pain et la vigne venant de l'origine sont *véritables*, c'est-à-dire aptes à donner une vie qui *demeure*.

▷ Si déjà en 7,28 Jésus désigne *véritable* celui qui lui a donné mission, donc l'origine, c'est finalement en s'adressant au Père dans sa prière qu'il l'appelle *toi, le seul Dieu véritable* (17,3). C'est bien par cet adjectif que Jn refonde l'alliance.

3 *...et mon Père est le vigneron* : Chez Jn, les 136 mentions du Père (valeur numérique de "Qui [est] Dieu?") attestent la référence constante que Jésus fait au Père. Il est présent dans tous les chapitres, sauf le 9e (récit de l'aveugle-né) et disparaît complètement dans le récit de la Passion (18e et 19e chap.), sauf en 18,11 : *La coupe que me donne le Père, je ne la boirai pas ?*

▷ '*Mon Père*' est 24 fois présent, dont 6 fois dans ce 15^e chap. où la métaphore de la vigne établit la plus grande intimité entre le Père et le Fils. '*Mon Père*' encadre cette péripécie. Après ce chap.15, la mention suivante en 20,17 est aussi la dernière et peut être considérée comme la 7^e, celle qui achève le discours entamé ici : Jésus parle à Marie au jardin : *Ne m'attache pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père. Va chez mes frères et dis-leur : je monte vers mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu*.

▷ **vigneron** : Cette traduction du *geôrgos* grec (cultivateur) dépend du contexte de la vigne. Il s'agit en tout cas du terme que la Bible grecque attribue en premier à Noé, le seul parmi les humains *ayant trouvé grâce aux yeux du Seigneur, le seul juste et intègre sur une terre remplie de violence* (Gn 6). Dès la fin du déluge, il planta une vigne (Gn 9,20). Ce fut un commencement nouveau, basé sur la première alliance (9,8).

▷ Jésus qui parle ici, place le Père dans la situation de Noé et lui-même prend la place du plant choisi. Comme si le Père et le Fils mettaient en scène une nouvelle Genèse où l'union au cep (l'arbre de la vie) promet la profusion de la vie. – Observons : en donnant au Père le rôle du *vigneron*, Jn lui donne la place imprenable de l'unique origine, de l'initiateur qui se trouve face à ce qui commence.

▷ Dans ce discours après la Cène, cela ne pourrait mieux signifier la mise en place de la nouvelle alliance : le plant de vigne est confié à la terre comme le grain de blé y tombe (12,24) : leurs fruits écrasés, puis rompus et versés, signes

de la mort du Fils, nourriront les disciples-sarments. Remarquons déjà ceci : Jn associe l'expression '*beaucoup de fruit*' exclusivement au grain de blé (12,24) et aux sarments de la vigne (15,5 et 8).

4 Tout sarment en moi... : Les 4 sarments du NT sont dans cette péripécie de Jn. Ils semblent indiquer les 4 points de l'horizon, autrement dit donner à la vigne une vocation universelle. De fait, les sarments donnent à la métaphore de la vigne une extension décisive : de purement christologique, elle devient aussi ecclésiologique. –

▷ Ces premiers mots à leur sujet sont importants : « Le Christ est la vigne tout entière, cep et sarments » (Sr Jeanne d'Arc). Sans les confondre, il est bien le premier véritable qui ne peut rester seul. Car c'est l'unicité de l'origine qui permet des altérités se reconnaissant en elle et mutuellement. (L'image de Dieu n'est pas le dédoublement de Dieu dans l'humain, mais elle est inscrite en lui comme différence, signifiée par la différence entre homme et femme.)

▷ Que dit notre texte du **sarment** ?

v. 2 : Son attachement au cep n'est pas une garantie de fruit : le vigneron peut intervenir en enlevant le sarment sans fruit qui devient donc détachable.

Le sarment attaché au cep peut porter fruit : alors le vigneron l'émonde pour en porter davantage – le v.3 en expliquera le comment.

v. 4 : Le sarment ne peut porter fruit de lui-même, il n'en est pas l'origine.

v. 5 : Insiste sur la différence entre vigne (moi, je suis) et les sarments (vous).

v. 6 : Le sarment devient l'image de celui *qui ne demeure pas en moi* : il finit par passer au feu.

5 Voici les mots et propos mis en relation avec le **sarment** si important puisque celui-ci désigne le disciple de Jésus ?

Fruit :

Sur les 10 mentions johanniques, 6 sont dans ce texte, 2 précèdent et 2 suivent en 15,16 comme relance sur les 6. Le fruit atteste la vie du sarment grâce à son attachement à la vigne. Porter du fruit manifeste la gloire du Père, autrement dit la présence de l'origine.

▷ Il n'est nulle part question de consommation du fruit, car pas plus que la vie, il ne se consomme. Jn rapproche à tel point la vigne, le sarment et le fruit qu'ils portent un nom commun : la vie.

Enlever : Jn inscrit ce verbe (airô) 26 fois dans son récit. La 1^{ière} fois son sujet est Jésus : *Jean dit : Voici l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde* (1,29). Les dernières fois, Jésus est l'objet du verbe : Marie dit : *Ils ont enlevé mon Seigneur et je ne sais pas où ils l'ont mis* (20,13). *Seigneur, si tu l'as retiré, dis-moi où tu l'as mis, et moi je l'enlèverai* (20,15). – Dans tous ces cas, il s'agit de l'enlèvement de ce qui fait mourir (le péché) ou d'un mort (Jésus) qui, vivant, est introuvable.

Émonder : Appliqué ici à la viticulture, ce verbe grec, unique dans le NT, signifie "laver, nettoyer, purifier". On connaît la technique : enlever les "gourmands" qui absorbent la vitalité du plant sans faire fruit eux-mêmes.

L'incidence anthropologique de l'image paraît évidente. De nouveau, l'opération vise la vie, une vie plus forte. Elle correspond au projet du bon berger : *Je suis venu pour qu'elles aient la vie et qu'elles l'aient à profusion* (10,10).

▷ Pour émonder, Jésus tend à son Père un instrument qui est **la Parole que je vous ai parlée**. Celui qui dit être la vigne fournit aussi le couteau à émonder, à savoir sa parole : union du Père et du Fils dans le travail de faire jaillir de la vie. Car *ce que je parle*, dit Jésus, *selon que le Père m'a dit, ainsi je parle* (12,50). Cela devient encore plus clair en 14,10 : *Ne crois-tu pas*, dit Jésus à Philippe, *que je suis dans le Père et que le Père est en moi? Les mots que je vous dis, je ne les parle pas de moi-même! Mais c'est le Père qui, demeurant en moi, accomplit ses propres oeuvres*. – Et à la fin de ce chap. on peut lire : *tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître* (15,15).

“Parler” n'est pas le 1^{er} sens du verbe (laleô) que Jn utilise ici; il désigne plutôt le pré-langage du petit enfant. Le dictionnaire précise : prononcer des sons inarticulés. Comprendons des mots très proches du corps, au sens irréprésentable, un langage que, plus évolué, l'on appelle aussi la langue native ou maternelle : Le couteau qui émonde ne cherche pas à faire mal, mais de permettre à la vie de trouver un passage : *Vivante, en effet, est la parole de Dieu, énergique et plus tranchante qu'aucun glaive à double tranchant. Elle pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit. Elle passe au crible les mouvements et les pensées du cœur* (He 4,12).

▷ Or, rappelons-le nous ici, la Parole, nous l'avons reçue

6 Demeurez en moi et moi en vous : c'est un des verbes les plus typiquement johanniques : sur 52 occurrences dans les évangiles, 40 reviennent à Jn. – Le verbe fait lien à 4 reprises avec le chant de la vigne en Is 5,2.4.7.11 au sens d'une attente ardente ! – « Alors que l'impératif attendu après le v.2 aurait été 'portez du fruit', la formulation choisie est : *demeurez en moi!* L'apparition du verbe 'demeurer' est riche de sens (...). Le disciple n'est pas invité à atteindre un but, mais à rester attaché dans la durée à une relation déjà existante et à la vivre pleinement dans le présent de la foi » (J. Zumstein, même endroit, p.100).

▷ Le prologue, sans employer ce verbe, affirme déjà la réalité en disant de la Parole qu'elle a planté sa tente parmi nous (1,14). Cette Parole (voir v.3) nous met dans cette juste position par rapport à la vigne (voir v.5 : *moi - vous*) et les uns des autres que Jn appelle "demeurer". Cela ne fait pas de nous des "demeurés", mais bien des demeurants : des gens qui savent que ce n'est qu'ensemble, dans un dialogue toujours repris avec la divine origine et entre nous que nous devenons ce que nous sommes.

▷ Voici comment Jn développe et relance ce verbe :

1. La 1^{ière} mention fait de Jésus la demeure de l'Esprit : *Jean témoigna disant : J'ai vu l'Esprit descendant tel une colombe et il demeura sur lui* (1,32s.).
2. Aussitôt après, Jésus devient la demeure des premiers disciples : *Jésus leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui disent : Rabbi, où demeures-tu ? Il leur dit : Venez*

et voyez. Ils vinrent donc et virent où il demeurait. Et ils demeurèrent près de lui ce jour-là...(1,38-39).

3. Croire en l'envoyé du Père, permet à sa parole de *demeurer* : *Et le Père qui m'a envoyé, lui, me rend témoignage. Vous n'avez jamais entendu sa voix, vous n'avez jamais vu sa face, et sa parole ne demeure pas en vous, puisque vous ne croyez pas à celui qu'il a envoyé* (5,37-38).
4. Dans le discours sur le pain de vie commence le thème de l'inhabitation réciproque entre Jésus et le disciple, actualisé ici : *Qui mâche ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui* (6,56).
5. Notre v.7 et 8,31 font de la parole de Jésus et des disciples des habitants réciproques : *Jésus donc dit aux Juifs qui avaient cru en lui : Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples...*(8,31).
6. Quand Jn parle de "la maison", il en fait la demeure de ceux que le fils affranchit : *Or l'esclave ne demeure pas à jamais dans la maison, le fils y demeure à jamais* (8,35).
7. Au seuil du livre de l'heure arrive la parabole de la graine de blé qui, pas plus que l'humain (Gn 2,18) ne peut demeurer seule : *Si la graine de blé tombée dans la terre ne meurt, elle demeure seule, mais si elle meurt, elle porte beaucoup de fruit* (12,24) – La lecture du v.5 nous y ramènera.
8. Avec la mention en 14,10 (cité en note 5), *demeurer* concerne pour la 1^{ière} fois l'inhabitation du Père et du Christ.
9. En 14,17, Jésus dit aux disciples qu'ils connaissent *l'Esprit de la vérité*, car *il demeure auprès de vous et il est en vous*.
10. La plus forte fréquence du verbe (11 fois) marque ce chap.15, exclusivement dans sa 1^{ière} partie (vv.1-17), dont 7 dans notre péricope et les 3 premières dans ce verset 4.
11. La mention suivante, la dernière avant l'appendice, se trouve en 19,31 : *pour éviter que les corps demeurent sur la croix durant le shabbat*. Elle fonde l'annonce pascale : le corps du crucifié ne demeure pas en croix. Le shabbat, jour de l'achèvement de la création, ne supporte pas l'exposition de la mort ; la croix n'est pas un lieu de demeure mais de passage, nécessaire pour que *le Christ demeure* (12,34).

▷ Seulement ici et en 15,9 le verbe est à l'impératif, chaque fois accompagné d'une formule de réciprocité ; ces formules sont propres à Jn ; on peut voir également : 13,20; 14,20.23; 15,4-8; 15,9-10; 17,10.18.21-23.26. À leur propos il est utile de rappeler ceci : «Il y a malentendu possible, si l'on dissocie cette manière johannique de parler de ce qui la soutient dans le récit, c'est-à-dire : l'heure du passage de Jésus au Père, et la forme de l'amour (*agapê*), tracée dans le geste du serviteur et instituée par le commandement de 13,34. Les expressions de réciprocité ne dessinent pas les contours d'une mystique johannique censée offrir un accès à Dieu par un chemin qui serait distinct du passage ouvert par Jésus et de la forme que le récit lui donne. Autrement dit, du point de vue johannique, il n'y a pas Jésus-serviteur d'un côté, et Jésus-mystique de l'autre : au contraire, c'est la

place même qu'occupe Jésus, et vis-à-vis du Père, et vis-à-vis des disciples, qui là aussi donne *forme* à leurs relations de réciprocité. Celle-ci est possible grâce à la position de *tiers aimant* qui est celle de Jésus, selon la forme même de cet amour. Et c'est ce qui permet aux expressions de réciprocité de ne pas être comprises de manière *fusionnelle*, car la fusion annule toute réciprocité possible. Ainsi, dans la formulation de 14,20 (*Ce jour-là, vous reconnaîtrez que je suis en mon Père et vous en moi et moi en vous*), chacun a une place, et celle-ci est référée à un autre (le Père pour Jésus, Jésus pour les disciples, les disciples pour Jésus). Mais parmi toutes les formes d'expression johannique de réciprocité, il est deux choses que Jésus ne dit jamais aux disciples : "vous êtes dans le Père", ou "le Père est en vous". La communauté n'entre donc jamais dans une relation *immédiate* avec l'origine, et c'est ce qui permet à la réciprocité d'advenir, grâce à Jésus. Pour Jn, Jésus dévoile la *différence origininaire*, fondatrice de la communauté des disciples » (B.Van Meenen, *L'agapê ou l'heure du passage*, CETEP 1998) *.

Résumons : Passant parmi les humains, Jésus passe aussi vers le Père. Faire, derrière lui, ce passage vers la fraternité, devenir avec lui, passant vers le Père. Ainsi, chacun dit à l'autre : je vais, mais non sans toi.

7 S'il ne demeure dans la vigne – si en moi vous ne demeurez – si quelqu'un ne demeure pas en moi (v.6): on comprend l'impératif du verbe au début de ce verset 4 par ce qu'implique cette triple répétition de condition négative ; autrement dit, *demeurer en* est la condition sine qua non de la vie du sarment et de son fruit. Il n'y a pas d'autre lieu où le disciple peut tenir. C'est comme une formule de *jugement eschatologique*, assortie lors de sa 3^e reprise au v.6 par le vocabulaire qui est propre à celui-ci :

▷ **il est jeté dehors** : Il convient d'entendre cette phrase avec ce passage près de l'ouverture du "livre de l'heure" : *Maintenant je suis troublé et que dire ? Père sauve-moi de cette heure ? Mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure. Père, glorifie ton nom! (...) Maintenant c'est le jugement de ce monde, maintenant le chef de ce monde va être jeté dehors.* (12,27...31) – Mais aussi avec celle-ci : *Tout ce que me donne le Père viendra à moi, et celui qui vient à moi, je ne le jetterai pas dehors* (6,37).

▷ **on les jette au feu** : Occurrence unique du feu chez Jn. Le mot se fait entendre comme chez Mt où les mentions du *feu* s'inscrivent dans le sens de son pouvoir purificateur, non destructeur. Il ne fait table rase que de ce qui est déjà mort; il introduit une idée de jugement parce qu'il sépare ce qui est mort du vivant, le pur de l'impur, ce qui est saint de ce qui ne l'est pas, le dedans et le dehors. Le feu est signe de la fin proche.

* Nous pouvons entendre ici une résonance avec ce qu'écrit Michel de Certeau : "Nul homme n'est chrétien tout seul, pour lui-même, mais en référence et en lien à l'autre, dans l'ouverture à une différence appelée et acceptée avec gratitude. Cette passion de l'autre n'est pas une nature primitive à retrouver, elle ne s'ajoute pas non plus comme une force de plus, ou un vêtement, à nos compétences et à nos acquis ; c'est une fragilité qui dépouille nos solidités et introduit dans nos forces nécessaires la faiblesse de croire" (dans : *La faiblesse de croire*, Seuil, 1987, p. 313).

8 *Moi, je suis la vigne – vous les sarments* : l'image suggère à la fois une distinction nette et une cohésion évidente. Suite au premier emploi de la formule (v.1), ayant indiqué la place unique du Père, Jn parle ici de la même manière de la relation de Jésus avec les disciples. – Ezéchiel terminait avec une formule analogue le récit du Dieu berger et des brebis : *Vous, vous êtes mes brebis, les brebis de mon pâturage, vous, vous êtes des humains. Et moi, je suis votre Dieu* (34,31).

9 *Qui demeure en moi et moi en lui porte beaucoup de fruit* : Jn mentionne le fruit 10 fois, mais 'porter beaucoup de fruit', se trouve 3 fois seulement dans la bouche de Jésus :

- la première, en 12,24 : *mais si elle (la graine de blé) meurt, elle porte beaucoup de fruit*, en pose la première condition : accepter de mourir ;
- la deuxième se trouve ici ; elle indique l'autre condition : l'inhabitation réciproque (voir note 6) ;
- la troisième, au v.8 : '*que vous portiez beaucoup de fruit*' exprime le désir de Jésus qui y voit la gloire de son Père.

Dès la rencontre avec la Samaritaine, Jn prête à Jésus la vision de la moisson et du fruit (4,36). Aussi, dans la 10^e et dernière mention, faire du fruit devient une mission (comme les 10 Paroles) en 15,16 (qui est une relance sur les vv.7 et 8) : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis et vous ai établis pour que vous alliez et portiez du fruit et que votre fruit demeure, afin que tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donne.*

10 *Séparés de moi, vous ne pouvez rien faire* : C'est le critère qui exprime que la communauté ne peut s'approprier ce qui la fonde et l'institue. Il indique une pratique consciente de ne pas se suffire à elle-même. L'expression "séparé de moi" s'oppose ainsi à une conception du "rien qu'entre nous", ou du "par nous-mêmes". (voir B. Van Meenen, *L'agapé ou l'heure du passage*, CETEP 1998).

11 *Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous...* : Le v.7 commence par une double condition positive. La première partie a déjà retenti dans les 5 mentions du verbe *demeurer* qui précèdent ; la seconde s'appuie sur la *Parole parlée* de Jésus (v.3), cet instrument d'émondage dans la main du Père.

▷ Dans la grande discussion de Jésus avec les Juifs au sujet de son origine, il avait dit à ceux qui ont cru en lui : *Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ; vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous libérera* (8,31 s). Jésus avait ainsi déjà indiqué le travail de la parole et il établit de nouveau un lien de réciprocité : '*Vous demeurez dans ma parole*' – '*mes paroles demeurent en vous*'.

12 *...demandez ce que vous voudrez* : Cette invitation inouïe est conditionnée par ce qui précède. Mais cette double condition d'inhabitation réciproque n'est pas une limitation. Elle fonde au contraire l'impossible : que *nous arrive* ce que *nous voudrions*. Elle ouvre un champ à la dimension de Dieu lui-même. Déjà, Jésus avait dit : *Ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai pour que le Père soit glorifié dans le Fils* (14,13). Oser entrer dans ce champ, c'est tout le problème...car cela correspond à *devenir pour moi disciples*.

13 *...et que vous deveniez pour moi disciples* : Pour Jn il s'agit de devenir ce que nous sommes : *enfants de Dieu* (1,12) – *disciples – croyants* (20,27). Ceux et celles à qui s'adresse l'évangile sont toujours en chemin, sans quoi ils et elles ne deviendraient pas ce qu'ils et elles sont.

4^e clef : Des questions

1. '*Mon Père*' encadre cette péricope. Comment entends-tu ces mots, à son début et à la fin ?
2. Selon Jn, c'est la parole du Christ qui émonde. Quel sens donnerais-tu aujourd'hui à ce verbe "émonder" ?
3. Le verbe "demeurer" revient 7 fois dans notre péricope, 40 fois dans Jn. Pourquoi Jn lui donne-t-il cette importance ?
4. Dedans / dehors – qu'est-ce qui fait la différence selon Jn ?
5. Il y a bien d'autres endroits chez Jn où Jésus dit "*Je suis*" ... Comment lis-tu "je suis la vigne" ?
6. *Demandez ce que vous voudrez et cela arrivera pour vous...* Mais qu'est-ce que vouloir ?